

## GRAINS

**Guénane 2011**



Sous petite brise et ciel bleu naïf, nous longeons le golfe du Lazaret surplombé par la colline de Tamaris où nichent des villas de tous styles, fou mélange occidendo-oriental dans un oasis de palmes, de pins et d'essences rares. Le cap Sicié, long index pointant la mer, s'éloigne; les rochers jumeaux, «Les Deux Frères» restent nets; la presqu'île de Saint-Mandrier s'arrondit au sud; la rade de Toulon se referme; le calcaire des maures aux dents blanches s'efface; peu à peu, le littoral déchiqueté est gommé, l'horizon dévore les plis, les golfes, les gorges.

J'entends la fin de la météo marine: «Les vagues atteindront deux fois la hauteur significative. Sécurité. Sécurité. Sécurité.» La Méditerranée montre ce qu'elle veut. Elle cache tout à dire vrai; c'est une boîte à surprises, une boîte à rythmes imprévisibles, une crâneuse pas facile à sonder.

Nous faisons voile vers Porquerolles, sur une ondulation bien plus courte qu'en Atlantique. Brusquement, une houle croisée nous chahute. Le voilier prend des vagues sur les deux flancs. Il est plus facile pour un organisme de subir un ondolement uniforme dont vous saisissez le sens. Régulièrement une vague plus forte nous secoue. Je n'ai pas le temps de «m'amariner»; une gêne épigastrique me fait bâiller; l'envie de vomir monte, mais je n'y parviens jamais, j'ai le mal de mer sec. J'entre peu à peu dans un léger coma. Tout alors se déroule sans vous, vous êtes «inopérant» dirait certain jargon, vous captez mais à la limite de l'inconscience. Lucide et absente, je suis une île sans moyen de communication.

Personne ne la vit venir, une vague enfle et nous submerge; d'une trahison maîtrisable, mais tout marin craint LA vague, le mur qui déboule et noie. Je rêve d'appuyer sur un bouton pour éteindre le bruit, les secousses croisées des vagues qui se fracassent sur nous et rappellent le tambour d'une essoreuse lancée à deux mille tours minute; ce n'est pas une idée originale, tous les marins l'ont ressenti et le répètent, mais une sensation réelle.

Cette vague fait remonter ma conscience d'un cran. Inefficace, immobile, recroquevillée sous la poupée du winch, je savoure un coucher de soleil inouï, une carte postale inédite, une splendeur épurée non partageable; l'égoïsme à l'état pur du regard intérieur qui voit et rêve à la fois.

Je suis au centre d'un cercle très doux, le compas est sans maître, ce sont les mots exacts qui s'impriment en moi. Pas rouge, un orange intense, cuivré; un astre net sur une ligne sans bavure. Une légère gaze nuageuse venue de nulle part, tout à coup décalotte le soleil qui prend allure de tomate farcie prête à être enfournée; est-ce une comparaison pour désacraliser l'instant magique? Le soleil s'enfonce vite, sans réfléchir. Il passe sous l'écharpe qui le décapite et poursuit sa plongée. Fruit étrange, ou est-ce moi qui ai un grain? À la seconde légendaire de la disparition, celle où vous rêvez de voir ce que poète voit, le rayon vert m'échappe; l'horizon pourtant est pur.

Éphémère tableau de l'infini. Après ce naufrage, je ferme les

yeux. Je retourne quelques minutes dans ma ouate, les rétines imprégnées par la sphère coupant la ligne. Je les rouvre et, au même endroit, se tient un triangle parfait. Cette géométrie variable me fait douter. Tout soleil plongé dans la mer subit-il une poussée qui le fait rejaillir en pointe de flèche isocèle?

Le triangle imperceptiblement se déplace sur la ligne sombre. J'ai toujours tout compris à l'algèbre et rien à la géométrie; même claires, en moi les lignes se troublent, se déséquilibrent. Une lueur surgit dans ma semi-conscience: le soleil a mis les voiles, normal, il ressurgit sous forme de voile, ce qui me rassure. Personne ne sut m'apprendre les lignes de rupture, les brisures des contrastes, la géométrie animée, vivante où voir jamais ne reste collé au mot devoir. J'entends une voix: «Tiens, nous ne sommes pas seuls!», un index pointe le triangle, la voile d'un bateau invisible épousant l'horizon, ce qui me réveille.

Nous mouillons dans un repli de Porquerolles. J'avale force tisane, le reste de l'équipage ripaille de loups grillés.

Dans la nuit, des grains orageux éclatent, des grains nerveux et lourds. Même à l'abri sous l'aile de l'île, le bateau gîte dans la houle capricieuse. Je mets des bouchons d'oreille et me laisse rouler sans résister, m'auto-persuadant d'un atavisme aquatique.

Réveil sous un crachin breton, sur une Méditerranée glauque, auprès d'une île étonnée après des mois sans pluie. Inutile de décrire une île du levant sans le soleil, alors qu'une île du ponant, même ainsi, offre des nuances sans égales; laissons en sourdine notre cœur de chauvine.

Au moins cette pluie nous laisse-t-elle en marge de la fièvre estivale qui abîme les paysages bien plus que les «barbaresques» de jadis.



Cette île d'Or, cette île d'Hyères eut un passé militaire et ce fut un bel instant d'apercevoir notre voilier rouge par une meurtrière de l'épaisse muraille du fort Sainte-Agathe, de dévaler du regard les pinèdes des coteaux. Pas de voitures visibles, des plages peu accessibles, une flore surveillée, préservée, mais le mot paradis ne peut s'écrire sans soleil. Sur la place d'Armes, nous faisons halte à l'église Sainte-Anne. Je partage avec Tatjana une sorte de foi en la Lumière, et ce jour gris nous donne envie d'allumer des bougies. Avec nos quatre euros de monnaie, nous pouvons nous en autoriser quatre.

- Une pour Nous et nos Amours! Une pour nos Amis! Une pour la Planète! Et...(un homme se tient tout près, planté devant une des stations du chemin de croix) et une pour Vous qui êtes là! Que la Lumière soit!

Il semble amusé et touché.

- C'est aussi cela Porquerolles! dit-il.

- Je trouve cette église sans réel intérêt, mais c'est

la première fois que je vois des vitraux qui s'ouvrent!

- Vous êtes à Porquerolles!

- Je n'ai jamais non plus rencontré de tableaux de cette taille pour un chemin de croix, aussi travaillés, aussi peu stylisés, et dans un bois très chaud.

- Vous ne trouverez cela qu'à Porquerolles!

Autrefois l'île avait un lazaret; des soldats coloniaux y étaient mis en quarantaine ou accueillis en convalescence. Cette église au départ était une chapelle militaire. On m'a raconté qu'en 1850, un bataillon disciplinaire séjourna sur l'île et qu'un soldat, dont j'ignore le nom, a sculpté ces quatorze stations au couteau dans du noyer massif, à raison d'un tableau par mois! Ne me demandez pas si c'est par ennui ou pour expier une faute! Après, il est reparti avec son bataillon...<sup>1</sup>

Nous saluons l'anonyme talentueux qui peut-être sculpta dans le bois son propre chemin de croix ou sa rédemption. Nous avons bien fait d'allumer une bougie pour cet homme de passage qui nous éclaira.

Sur une terrasse abritée, nous fêtons Porquerolles, prenant sous la bruine des allures bretonnes, avec un vin îlien. J'apprends sur l'étiquette qu'en 1911, François Joseph Fournier ayant fait fortune au Mexique - où il trouva un fabuleux filon d'or - s'offre l'île de Porquerolles, cédée par la Compagnie Foncière en faillite. Il la met en valeur et y plante notamment cent quatre-vingts hectares de vigne. Son petit-fils (il s'appelle Le Ber ce qui - coïncidence - sonne très breton) y exploite toujours trente-cinq hectares; sans herbicide, fongicide, insecticide; rien de chimique et une grande hygiène permet de restreindre les sulfites; les

---

<sup>1</sup>Après recherches, il s'appelait Joseph Wagnier; l'inauguration du chemin de croix fut d'une étrange solennité: quatorze soldats des « Bat d'Af » portèrent les quatorze stations, en procession, à la lueur des flambeaux.

grains macèrent, décantent, fermentent sous haute surveillance.

Trente-cinq hectares de nectar.

Il faut le savoir, Porquerolles est le «Grain de Beauté» de la Méditerranée. Même sans soleil, avec le frais rosé, nous fûmes six à le reconnaître volontiers.

Doute: même en contrôlant la récolte des mots, la macération, la décantation, peut-on espérer écrire trois pages qui laisseraient en bouche le goût d'un grain de grenache?

